

HAPSATOU **SY**

Tout le catalogue sur  
[www.dunod.com](http://www.dunod.com)



Le pictogramme qui figure ci-contre mérite une explication. Son objet est d'alerter le lecteur sur la menace que représente pour l'avenir de l'écrit, particulièrement dans le domaine de l'édition technique et universitaire, le développement massif du photocopillage.

Le Code de la propriété intellectuelle du 1<sup>er</sup> juillet 1992 interdit en effet expressément la photocopie à usage collectif sans autorisation des ayants droit. Or, cette pratique s'est généralisée dans les établissements

d'enseignement supérieur, provoquant une baisse brutale des achats de livres et de revues, au point que la possibilité même pour

les auteurs de créer des œuvres nouvelles et de les faire éditer correctement est aujourd'hui menacée. Nous rappelons donc que toute reproduction, partielle ou totale, de la présente publication est interdite sans autorisation de l'auteur, de son éditeur ou du

Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris).



© Dunod, 2017

11 rue Paul Bert, 92240 Malakoff

[www.dunod.com](http://www.dunod.com)

ISBN : 978-2-10-076196-8

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2<sup>o</sup> et 3<sup>o</sup> a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

HAPSATOU **SY**

Partie  
de rien

DUNOD



Merci  
Papa <3

#mesorigines



© watusi

On m'appelait « petite », « frêle », « petit poulet » (le surnom donné par mes frères, en référence à ma maigreur), « toujours pressée », « Madame Propre ! »...

Je viens d'une famille de huit enfants. Dès mon plus jeune âge, je me prenais pour une mère de famille nombreuse. Personne ne m'avait imposé ce rôle. Je l'avais pris, c'est tout. Trop petite pour atteindre l'évier de la cuisine, je montais sur une chaise pour faire la vaisselle. J'étais toujours dans les pattes de ma mère, à vouloir participer, l'aider et même tout faire à sa place. Je lavais, cuisinai, faisais manger mes frères et sœurs, préparais leur linge et vérifiais leur cartable. Moi, l'éternelle plus petite de la classe, je jouais à la grande : je n'avais pas la vie des enfants de mon âge. J'étais une adulte dans un corps d'enfant. Je ne m'en suis jamais plainte. C'était ma vie.

Un jour, une journaliste m'a dit : « Vous qui venez d'un milieu modeste et avez eu une enfance difficile... » (le genre de cliché qui ressort quand on parle à votre place). J'ai répondu : « Vous faites erreur madame. Ma famille est l'une des plus riches de France. » Elle a ouvert des grands yeux et, dubitative, m'a demandé :

« Vous êtes bien issue d'une famille nombreuse installée dans la banlieue de Chaville, avec un papa ouvrier et une maman sans emploi ?

– Ouais c'est à peu près ça. Sauf que Chaville, ce n'est pas la banlieue que vous imaginez et que la pauvreté ne se mesure pas seulement à l'argent. »

## Partie de rien

Je me considère comme immensément riche des valeurs transmises par mes parents, notamment celle du travail. Mon père était très travailleur. Toujours à l'heure et même en avance, jamais en arrêt maladie, toujours pressé. Je l'accompagnais chaque matin. C'était notre rituel : à 6 h 50 précises, il ouvrait la porte pour partir travailler. Je sautais dans mes chaussures pour le suivre. Il marchait, je courrais pour tenir son rythme. Au moment de se séparer, il me donnait une pièce de 10 francs pour acheter du pain et parfois quelques bonbons (pas beaucoup). Trois baguettes, tous les matins, à la boulangerie des Créneaux de Chaville. Et je rentrais. Aujourd'hui encore, à trente-cinq ans passés, je m'en souviens comme si c'était hier.

Quand il me dit « Ma fille, tu me donnes trop, tu m'aides trop », je lui réponds « Papa, tu te souviens de tout ce que tu m'achetais quand j'étais petite, pour que je ne manque de rien ? Alors ce que je fais aujourd'hui, c'est grâce à toi et ça ne vaut rien comparé à tous tes sacrifices. »

Lorsqu'on me demande qui est le héros de ma vie, ma réponse est toujours la même : mon père. Il est pour moi le modèle de l'entrepreneur : il a décidé de changer sa vie, nos vies, et a tout fait pour. Il y a maintenant plus de quarante-quatre ans, il a quitté son village natal d'Orkadière, au nord du Sénégal, pour se jeter dans l'inconnu. Il a parié sur une autre vie, en France. Je ne dis pas pour une vie meilleure, car lors de mon premier voyage au pays de mes parents, un retour aux sources



comme j'aime le dire, j'ai vécu des moments uniques et de formidables bonheurs.

Quitter son pays, sa famille, ses repères, sa langue, ses habitudes et se lancer dans un voyage long, éprouvant et dangereux, qui marquera à jamais sa vie, c'est ça être entrepreneur !

En écoutant mon père me raconter ce voyage, j'ai pleuré toutes les larmes de mon corps. Lampedusa, c'est son histoire : risquer sa vie pour l'inconnu, découvrir le froid et la solitude. Se sentir seul, terriblement seul, sans travail, sans argent, sans papiers...

Demandez à mon père en quelle année il est arrivé en France, il répondra sans hésiter : « Le 3 septembre 1972, après un long, très long périple de sept mois. » Cette date, il ne l'oubliera jamais. Dakar, Abidjan, Ouagadougou, Niamey puis Alger, en voiture, en camion, à pied. Le train vers le Maroc. L'avion pour Madrid. La marche arrière à la frontière franco-espagnole, après s'être fait repérer, lui et ses compagnons de route. Les passeurs qui le déposent dans la forêt. La noyade évitée de justesse après avoir été racketté de ses quelques pièces. Le trajet en voiture pour Bordeaux avec, pour seul bien, un sachet de pain sec sucré cassé en petits morceaux. Et, enfin, l'arrivée à Paris. J'en ai des frissons.

C'est l'histoire de tant d'entre eux.

On me demande souvent : « Un jour, tu penses que tu pourrais prendre la grosse tête ? » Ma réponse est

claire : « impossible ». Le regard de mon père suffit à me rappeler d'où je viens. En 1999, je suis allée pour la première fois sur nos terres, au Sénégal. Dès l'arrivée à Dakar, j'ai eu l'incroyable sensation de connaître ce pays dans lequel je n'avais pourtant jamais mis les pieds. Peut-être parce que je parle parfaitement le peulh, ma langue maternelle... Ce voyage restera à jamais l'une des plus belles expériences de ma vie. Là-bas, on oublie tout et on vit simplement. Les gens arborent des sourires impeccables malgré une misère ambiante que nous seuls, « étrangers », percevons. Depuis ce premier retour aux sources, j'ai toujours une sensation de bien-être quand vient l'heure de l'atterrissage à Dakar, alors même que j'ai très peur en avion.

Au Sénégal, j'ai appris à puiser l'eau et à porter la cruche sur ma tête : un long apprentissage assez drôle supervisé par mes petites cousines. J'ai fait la lessive à la rivière sous quarante degrés. J'ai passé des après-midi dans les champs à cultiver la terre, des soirées à chanter autour du feu avec les femmes de mon village, des heures à écouter la vie de mes ancêtres. Un pur bonheur, des moments que je n'oublierai jamais, bien loin de ma vie habituelle. À Waly, le village natal de ma mère, au sud de la Mauritanie, ou à Orkadière, celui de mon père, l'existence est aussi douce qu'ailleurs. Les vraies valeurs sont là : partage, respect et amour du prochain. D'ailleurs, là-bas, il n'y a pas de maisons de retraite. On veille sur ses anciens et personne ne reste jamais seul.

Parlons de ma mère, Aissata, cette grande dame courageuse et business woman dans l'âme. Elle ne savait ni lire ni écrire mais menait ses affaires comme une boss. Il fallait la voir gérer les tontines avec mes tantes. Je souris d'ailleurs quand j'entends parler des banques solidaires et des systèmes de microcrédit comme des innovations. Ces femmes pratiquaient ces méthodes solidaires depuis toujours. Tous les mois, chacune mettait une petite somme sur la table, dont l'une d'elles héritait. Avec cette somme, elle achetait des tissus et des bijoux puis faisait des créations pour les revendre et en vivre.

De ma mère, j'ai appris à convaincre, à me débrouiller, à ne dépendre de personne. Mariée à treize ans, elle a voué sa vie à ses enfants. C'est d'elle que me vient mon besoin profond de liberté. Treize ans, c'est tôt pour se marier, mais elle a toujours été heureuse dans son mariage. Mais bon, mon père est beau, très beau (oui, c'est moi qui le dis et je suis très objective) et, en ce qui la concerne, un tel mariage était considéré culturellement et traditionnellement comme tout à fait normal.

Mes parents sont mes sources d'inspiration. On a tous la chance de son histoire et il faut y puiser ses forces. Nos origines, quelles qu'elles soient, nous conditionnent et nous permettent de surmonter beaucoup d'obstacles. Je me suis souvent demandé comment mon père a fait avec son seul SMIC pour élever huit enfants, soutenir la famille restée au village et, en plus, réussir à construire sa maison au Sénégal.

J'ai pleinement décidé d'être entrepreneure quand mon père m'a raconté pour la première fois son histoire. J'ai juré de réussir, d'honorer son parcours et tous ses sacrifices. Je voulais être libre, indépendante et forte. Je voulais surtout que mon père n'ait pas enduré tout cela pour rien. Aujourd'hui, ma plus belle récompense est sa fierté quand il me regarde, ses paroles, son soutien. Il me dit qu'il est en paix grâce à moi car il ne manque de rien. Mais c'est grâce à lui, tout ça. Pour faire une salade, il faut de bons ingrédients. Il m'a donné la base. J'y ai ajouté un grain de folie, de la détermination et de l'envie.

L'entrepreneuriat n'est pas une mince affaire, je sais de quoi je parle, mais ce n'est rien comparé aux histoires comme celle de mes parents. Leur vie m'inspire un respect à la hauteur de l'énergie qui m'habite pour entreprendre et réaliser mes rêves. Je le leur dois.

Nos parents veulent nous voir heureux et réussir, alors donnons-nous en les moyens, sans nous plaindre, en essayant. Car avec un héritage comme le mien, tout ce que je sais aujourd'hui, c'est que j'ai la grande chance, dans mon aventure entrepreneuriale, de n'avoir rien à perdre.

## À vous

- Quelles sont vos origines ?.....  
.....
- Qu'en avez-vous tiré de positif ?.....  
.....
- Qu'est-ce qui vous a marqué pendant votre enfance, vous a donné envie d'entreprendre ?.....  
.....
- À quel moment avez-vous décidé de devenir entrepreneur de votre vie ?.....  
.....
- Qui est votre héros ? Que vous a-t-il transmis ?.....  
.....
- Quelle est votre principale peur ?.....  
.....
- Quel est votre objectif dans la vie ?.....  
.....
- Une promesse à vous-même ?.....  
.....



A 12 ans,  
je suis la plus  
riche de mon quartier

#systemeD